Arte-Mots

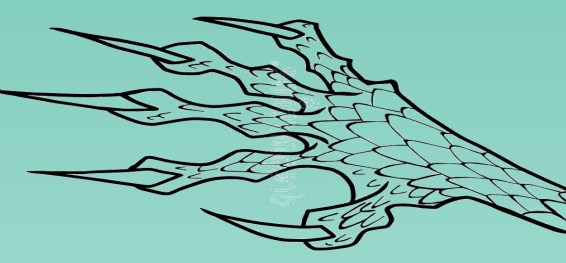
2019 ∫ 2020

Ateliers d'écriture
Juin 2020

Opération « Cadavres exquis ! »

Pour fêter la fin des 55 jours de confinement et pour glisser en douceur vers une vie plus active et sociale, Danièle a proposé

« Les mercredis ! »



« Quand tu arroses les épinards, les mauvaises herbes en profitent. »

Tel un bateau évoluant sur les eaux calmes d'un lac, cette phrase glisse dans ma tête sans accrocher mon esprit.
Et pourtant, je m'intéresse à cette nouvelle forme de culture que les spécialistes appellent la permaculture, et, de manière encore plus approfondie, depuis le début de cette pandémie qui a bouleversé la quasi totalité de la planète, multipliant les victimes et poussant les habitants à un confinement forcé.
J'avais trouvé ces articles sur mon ordinateur et avais commencé à les lire avec grand intérêt, d'autant que je n'étais plus prise par le temps. Comme pour un grand nombre de personnes, du jour au lendemain, un espace-temps s'offrait à moi, vertigineux, angoissant, excitant, un peu tout ça à la fois, là où d'autres professionnels ne savaient plus où donner de la tête pour soigner dignement leurs patients, tout en risquant leur vie dans la lutte contre cet ennemi minuscule et invisible à l'œil nu.
Il est vrai que la fantasmagorie associe plus volontiers la puissance à une représentation de grandeur, de gigantisme. Il n'y a qu'à voir les petits garçons se prévaloir du plus gros camion auprès de leurs camarades ou de la plus grosse voiture, lorsqu'ils sont devenus grands, ou de la plus grande maison ou du plus gros compte en banque ! Il est déconcertant de penser qu'un petit virus de quelques nanomètres puisse avoir un tel pouvoir et occasionner tant de dégâts.
Sentiment d'impuissance contre cet adversaire qu'on ne peut appréhender.
Sentiment d'impuissance entre ce trop ou trop peu de temps...
Soudain, le déclic ! Les mauvaises herbes : ces deux mots ouvrent une brèche dans ma mémoire. Je revois ma grand-mère trônant au milieu de son jardin, l'échine courbée, j'imagine comme sa propre mère et des générations avant elles, passant des heures à faire la chasse à ces petites plantes jugées alors néfastes, à la recherche d'une terre propre et nue où seules les plantes cultivées avaient droit de cité.
Autres temps, autres mœurs. Qui aurait pu penser que ces petites espèces végétales pourraient passer de la haine à l'amour et devenir les alliées des nouveaux jardiniers du vingt-et-unième siècle?
Pas mes aïeules en tout cas ! Paix à leur âme ! Elles ont fait de leur mieux.
Ainsi donc, le temps serait venu, de décrypter ce que ces petites plantes si détestées peuvent nous enseigner et qui sait, pourrait-on imaginer des stratégies similaires avec les virus ?

Jocelyne M

Ainsi donc, le temps serait venu de décrypter ce que ces petites plantes si détestées peuvent nous enseigner et qui sait, pourrait-on imaginer des stratégies similaires avec les virus ?

Lili referma le journal de son arrière grand-père et elle promena son regard au loin, vers les vestiges d'une civilisation maintenant évanouie. La tour fleurie, l'arc d'émeraude rappelaient aux nouvelles générations qu'il fut un temps où Paris était tout autre et où leur peuple suivait des règles et un mode de vie devenus archaïques. Son aïeul, un original qui se faisait appeler Sir James, était celui qui avait réussi à sauver l'humanité décimée par un virus mortel. Il étudiait depuis longtemps les différences entre deux plantes : le gui qui enfonce ses racines dans l'arbre pour se nourrir de son hôte et l'orchidée sauvage qui s'accroche au tronc mais ne se nourrit que de chaleur, d'eau, de sels minéraux et de matières organiques. Il avait trouvé une similitude structurelle entre l'orchidée sauvage et le virus et avait remarqué qu'en greffant une cellule de la plante à ce dernier, sa propre fille infectée, avait subitement guéri. C'est ainsi que son remède fut greffé à toutes les personnes infectées qui guérirent mais commencèrent à développer d'étranges manifestations physiologiques. Elles percevaient le moindre bruit d'insecte, elles sentaient la sève ruisselante sous leurs pieds, comprenaient le langage végétal et animal, développaient une plus grande réceptivité à la lumière qui semblait les régénérer et grâce à leurs émotions, tout grain de pollen s'épanouissait. Sir James, lors d'analyses, s'aperçut que le virus n'était plus néfaste pour l'être humain mais qu'il avait permis à ses cellules de muter de manière extraordinaire. Les enfants des personnes guéries avaient un autre aspect physiologique comme son petit-fils qui avait des yeux deux fois plus larges et violets, telle l'orchidée, et des oreilles longues, fines et pointues. On donna à ses êtres le nom d'elfes. La conscience évolua et le monde fut radicalement transformé en quelques décennies.

Lily sentit le petit être bouger dans son ventre, elle sourit et s'appuya contre la rambarde. De sa joie naquit une petite pâquerette. Elle portait une robe blanche tressée de fibres de bambou, ses magnifiques cheveux noirs s'épanouissaient en cascade sur ses épaules et faisaient ressortir ses grands yeux violets.

Son imagination s'envola vers les contrées de ses aïeux. Ils connaissaient déjà les elfes de par leurs légendes, sans savoir que ces derniers ne faisaient pas partie d'un passé fantasmé ou d'un imaginaire débridé mais de la musique du futur prophétisant l'avenir à ceux qui savaient écouter. La fissure du temps leur dévoilait les contrées de l'éternel présent, condensé de lumière et tissé de la symbiose du passé et du futur.

Flory R

La fissure du temps leur dévoilait les contrées de l'éternel présent, condensé de lumière et tissé de la symbiose du passé et du futur.

Il leva les yeux vers le ciel ; celui-ci affichait une couleur de navet désespéré, dévoilant à peine une déchirure bleutée. À moins que ce ne soit qu'un détail furtif surgi encore de ses souvenirs. À partir de quand étaient-ils devenus des « quelqu'uns d'autres » dans un « quelque chose d'autre » réaménagé? À partir de quel moment avaient-ils basculé dans la morne torpeur d'un présent sans contours ? À partir de quel instant avait-ils dû recomposer avec un certain vide ? Un certain tarissement ? Une certaine sécheresse ? Et pourquoi cette éternelle croyance du « c'était mieux avant » ? Quand le passé irradiait encore de tous ses élans iodés ? Quand on vivait une vie autonome peuplée de ressacs et de reflets ? Ou alors encore bien avant, quand les dinosaures envisageaient tout juste de s'installer ? Il ne savait même plus.

Il ramassa un galet sur la plage déserte. Même les galets semblaient perdus, comme des objets à peine retrouvés, semblables à des yeux de lune pétrifiés. Il respira une goulée d'air frais mêlé d'anciens varechs déshydratés et d'écumes oubliées. Sa mémoire convulsait encore. Au loin, la grève crachait toute son immensité. Il pensa avec nostalgie à tous ces battements de branchies, à ces ondulations et ces roulis de surface, à ces gargouillis de succion sur les rochers. Il se rappela l'odeur magique des traces de sel évaporé. Il se rappela tous ces murmures mouillés, étouffés maintenant dans des gorges abandonnées. Il se rappela ces pétillements de lumière miroitant sur l'eau comme des écailles d'argent.

Il finit par convenir que pour triompher des ténèbres, il fallait sans doute laisser mourir quelque chose.

C'était le seul moyen de fendre cette couche opaque qui enveloppait dorénavant l'horizon, le recours ultime qui laisserait une promesse de lumière s'échapper. Que celle-ci puisse briller à nouveau, qu'elle puisse rappliquer avec sa harde d'éclats azurés. Comme une bénédiction, un moment de grâce arraché au lendemain du chaos.

Soudain, une aile de mouette frôla son épaule. Il sursauta, ferma les yeux puis les rouvrit. Aucune oscillation dans le ciel. Donc voilà maintenant qu'il avait des sensations, des *presque* visions... Un accès de mémoire défragmentée qui lui jouait un tour. Un syndrome de réalité augmentée, dernière tendance du monde qui se raccroche à ce qu'il ne peut plus voir et redéploie ses limites.

La planète continuait à fonctionner, pourtant. C'est juste que... Des ondes disparues, englouties... Des vibrations, des palpitations en moins... C'est juste qu'il manquait un élément. Alors, il repensa à cette maudite catastrophe qui avait tout fichu par terre, qui avait liquidé, évaporé, aspiré et fait disparaître toutes les ondes et tous ses bleus... Et si demain n'était finalement que notre présent en pire ? Il ressentit soudain un besoin de fraîcheur, comme une soif intense et inextinguible.

- Jojo, mets ton ciré ! Des fois que... Il se retourna et l'aperçut. Sa mère, le cheveu grisonnant assorti aux galets, avançait d'un pas fatigué sur la grève. Sa mère... Son cœur bondit et une vapeur de joie humecta ses souvenirs.
- Maman, raconte-moi encore la mer...

Catherine H

Maman, raconte-moi encore la mer…

Elle te ressemble tellement, la mer, maman. Puissante, nourricière et abondante, matrice originelle enfouie dans nos mémoires ancestrales. Sous le ressac, comme une respiration, dans un souffle régulier, elle gonfle et se dégonfle, généreuse, parfois légère et joyeuse, parfois inquiétante, exigeante et destructrice aussi. Je marche sur tes rives, la marée montante efface mes empreintes sur le sable, je te regarde et j'entends le bruissement raboteur des coquillages, produisant un son étrange, comme une conversation confidentielle. Dans la tempête, ce bavardage insouciant se transforme, dans une houle furieuse, en un gigantesque jeu d'osselets prenant d'assaut le rivage. L'accalmie revenue, une partition joyeuse se dessine dans tes reflets, la vie bouillonne, invisible et si proche, les dauphins farceurs jouent à cache-cache autour d'un arc en ciel, l'écrin chatoyant de la barrière de corail se transforme en pouponnière et sur un rocher, un pélican, pêcheur immobile, scrute tes profondeurs. Peu à peu, le soleil couchant trace un couloir étincelant sur ta surface. Mer de sérénité ou déchaînement apocalyptique, dans tes profondeurs insondables se cachent d'inavouables zones d'ombre, mystérieuses créatures géantes et informes, ainsi que des secrets et des trésors enfouis au plus profond des abysses depuis la nuit des temps.

Tu reflètes toutes nos existences et en te regardant, seule en face de toi, j'ai cette sensation céleste d'avoir capturé le monde. À l'horizon, le fantôme d'un trois-mâts se découpe dans la lumière mourante, porteur de nos espérances. La nuit est tombée, profonde. Mon regard bascule et je les vois : ces milliards de vies miroiter dans l'océan infini.

Anne-Marie L

« Mon regard bascule et je les vois : ces milliards de vies miroiter dans l'océan infini ». Depuis que je lis des philosophes, j'exprime des idées dont je ne comprends pas moi-même le sens. Mais j'avoue, j'adore. En Moi vit un Moi dont je découvre tardivement la personnalité et le potentiel. Un Moi-Moi qui transcende mon Moi. Quand je discute entre Moi et Moi, je nous découvre beaucoup d'affinités. Lequel des deux Moi s'exprimera aujourd'hui ?

J'hésite encore. Lorsque, petit à petit, se dessine au loin la silhouette d'un nouveau Moi. Étonné et curieux, je vais à sa rencontre pour connaître la raison de sa manifestation. Il prétend pouvoir, mieux que les deux autres, assumer ce rôle de narrateur. Son ancienneté en Moi lui permet d'assumer cette tâche. Je lui explique que cette histoire ne se veut pas biographie, mais pure fiction. Il frémit de déception, se calme puis d'une vibrante onde, se propose de me présenter à d'autres Moi. Me voilà secoué, combien j'héberge de Moi, en Moi ? J'attends sa réponse avec fébrilité, je me pensais seul alors que je serais multiple ! Les présentations commencent, lui est mon Moi historique. Voici les Moi qui surgissent soudainement de ma profondeur intérieure, impossible de les dénombrer, des dizaines, des centaines, des milliers…

Le regard, le comportement, les propos des autres me donnaient toujours l'impression d'être unique. Me voilà par la magie de l'imaginaire, kyrielle. Il semble tous se ressembler, pourtant en les observant avec plus d'attention, tous mes Moi se différencient. Chacun se pare d'un détail qui le rend singulier. Ils surfent sur cette vaste étendue encéphalique, tout en y projetant des ombres révélatrices. Un ballet fantasmagorique réfléchissant dans cette obscurité lumineuse, les richesses d'une vie passionnante. Défilent calmement les Moi livresques qui me comblèrent de plaisir, qui m'ouvrirent les portes d'une connaissance non scolaire. Suivent sans ordre, ceux qui gardent précieusement le souvenir de toutes les personnes qui accompagnèrent mes pas, partagèrent une partie d'eux-mêmes avec moi. Arrivent en chaloupant les Moi supportant mes spécificités caractérielles, au milieu de ce collectif, les non-Moi, toujours là, envahissant, impossible de les débarquer. Passent pesamment ceux qui assument cette part de vie indispensable, mais souvent contraignante ; mes Moi travailleurs, fourbus, fatigués, mais satisfaits de leur contribution au bien social. Encore et encore, ils passent devant, autour, au-dessus, en dessous, au travers de moi, se distingue la smala bruyante, turbulente, anti conventionnelle des engagés, des revendicatifs, des associatifs, des utopistes. Les gestes synchronisés démarquent mes Moi sportifs de leurs prédécesseurs. La quiétude revient, alors se matérialisent les artistes, les mélomanes, les penseurs et les créatifs. Au loin, aux confins de mon monde, veille mon Moi réaliste. Il assume la plus lourde responsabilité, celle d'empêcher toutes intrusions mystiques et frauduleuses.

Cette inspection introspective s'achève lorsque mon Moi historique s'évapore, ainsi que tous ses semblables. Seul, je dois décider ! À quel Moi vais-je confier cette responsabilité ?

Jean-Christophe C

À quel Moi vais-je confier cette responsabilité ?

Bien sûr il fallait que ça tombe encore sur Moi !
C'est toujours pareil,
Tu dis « oui » à un truc et puis on te prend la main, le bras et toute ta tête.
Après, ça te tourne en boucle.
Tu te dis : « j'aurai pas du », mais rien n'y fait.
C'est toujours pareil,
Tu dis « oui », tu dis « non », tu dis « je vais réfléchir », tu dis « peut-être ».
Pour eux, si tu dis « peut-être » c'est que tu es d'accord.
Et puis, ils te donnent les clés, comme ça c'est sûr.
Quand tu as les clés, comment peux-tu leur rendre ?
C'est toujours pareil,
Comme l'année dernière, ils m'ont donné les deux clés,
Celle de notre local vélo et la clé de leur jardin familial.
Comme ça, je peux me rendre à leur jardin avec leur vélo.

Ils aiment beaucoup leur jardin, surtout quand il est bien entretenu.
Donc, quand ils me donnent les clés, c'est pour tondre la pelouse,
M'occuper des fleurs et des légumes et surtout de leurs salades.
Ils adorent manger une salade de leur jardin à leur retour de vacances.

J'avais pourtant décidé de ne plus y remettre les pieds !
L'année dernière, j'avais eu peur qu'ils remarquent quelque chose.
Parce que, comme chacun sait, il n'y a pas que mes voisins qui adorent les salades.

Les limaces aussi et comme chacun sait, les limaces adorent la bière.
J'ai donc organisé le naufrage des limaces par la bière.
Je suis arrivé à faire des récoltes importantes.
Le système est bien organisé par une série de boîtes en fer. Dans l'une, je glisse les premières limaces.
Dans une deuxième boite, je récolte la nouvelle génération.
Au fur et à mesure, je remplis les boites de limaces plus ou moins alcoolisées.

J'ai ainsi réalisé deux débouchés selon le degré de mortalité de mes gastéropodes.
Quand elles sont encore vivaces, « j'alimente » les sociétés de toilettes sèches, secteur en plein expansion.
Pour les autres boîtes, je les vends, sous le manteau, à un laboratoire qui fabrique des sirops pour la toux.

Ces cadavres exquis me procurent un petit pactole assez conséquent.

Mais, j'ai toujours peur que quelqu'un parle.
C'est pour ça que je voulais arrêter,
Même si je pourrais toujours dire que je protège les salades de mes voisins.
Cette année, c'est la dernière fois, c'est sûr :

Je ne veux plus remettre les pieds au jardin de mes voisins.

Danièle J

Je ne veux plus remettre les pieds au jardin de mes voisins !

M. Tartempion m'avait pourtant à priori gentiment invité... Moi qui espérais tant de cette invitation : avoir un bon voisinage, c'est essentiel !

Mais voilà, j'ai rapidement déchanté ! À peine étais-je entré que j'ai vu le tableau... J'ai même hésité à continuer mon chemin... J'ai remarqué une masse informe et multicolore étalée n'importe où dans le décor, de la pelouse aux marches de l'habitation. La plupart des invités avaient délaissé leurs chaussures dorénavant posées n'importe où ; pieds nus dans l'herbe, ils étaient incroyables de saleté et de négligence. Est-ce-que leur jardin était entretenu ? Cela semblait pousser à tout va ; ce n'est pourtant pas compliqué de tailler, de tondre et de rendre un espace entretenu et respectable ! Des pseudo musiciens jouaient, qui à la guitare, qui au tam-tam.

Un chat, aussi nonchalant que ses maîtres et leurs hôtes, allait et venait comme bon lui semblait, montait sur les tables, quémandait à manger !

Les sujets de conversation passaient sans logique d'une personne à l'autre, tous aussi ineptes les uns que les autres. Comment peut-on parler aussi légèrement, l'existence est pourtant une chose sérieuse.

Tout à coup, un homme que je ne connaissais ni d 'Ève ni d'Adam s'est mis à entonner une chanson, l'air faraud, un verre à la main. Et que croyez-vous que l'assemblée fît ? Eh bien, elle connaissait le refrain par cœur et tout le monde-sauf moi bien sûr-s'est mis à brailler à l'unisson des paroles ineptes.

Et la nourriture, me demanderez-vous ? Des espèces de petits toasts avec uniquement des crudités, des légumes. Ma parole, je me trouvais donc chez des granivores pur jus, certainement des végétaliens, la nouvelle race humaine ! Moi qui ne jure que par la viande à tous les repas !... Je n'étais vraiment pas à mon affaire, j'ai dû tomber sur une espèce soixante-huitarde resurgie là tout à coup, à l'apparence et aux mœurs débraillées !

On m'a collé un enfant dans les bras, vous vous rendez compte de la responsabilité ? Un chien m'a sauté dessus, j'étais tellement surpris et effrayé que j'ai failli en laisser tomber cet être qui n'avait rien demandé et qui gigotait à tout va dans mes bras. Et comment croyez-vous que l'assistance a réagi ? Elle a éclaté de rire : quel comportement outrancier, vraiment, je n'en revenais pas !
Oh oui : c'était vraiment se moquer du monde et de moi en l'occurrence!!

Je ne comprends pas ce type de personnes qui ne parlent pas de leur travail, de leur famille, à qui il n'importe pas de savoir ce que vous faites dans la vie, ni si vous vivez seul(e) et combien d'enfants vous avez. C'est un manque total de considération ! Alors quoi ? S'agit de ne vivre que d'amour et d'eau fraîche, « est-ce ainsi que les hommes vivent ? », comme disait fort justement le poète.
S'ils s'imaginent que j'ai envie de revenir, ils se mettent vraiment le doigt dans l'œil !
Je regrette les voisins d'avant, au moins on savait ce qu'ils pensaient. Ils étaient pondérés, sérieux, on pouvait leur parler sans qu ils pouffent systématiquement de rire.

Ils prenaient leur voiture le matin avec bambins et mallette de travail, et le chien restait au domicile pour le garder jusqu'au soir.
Quel serait donc mon intérêt à fréquenter ces gens, je vous le demande ?
Je ne me sens même pas la force de les inviter à mon tour ; je ne connais pas de débraillés et ma nourriture ainsi que mes manières sont tout ce qu'il y a de plus convenables !
Je suis revenu de cet après-midi profondément démoralisé : comment peut-on encore avoir confiance en l'humanité après ça... ?

Marielle S

Je suis revenu de cet après-midi profondément démoralisé : comment peut-on encore avoir confiance en l'humanité après ça ?

J'avais répondu à un ordre de manifestation d'un groupe écologiste, afin de protester contre la construction du GCO - grand contournement de Strasbourg. Les arbres tombaient les uns après les autres, les uns sur les autres, dans le craquement et le hurlement de leurs fibres. Ils n'ont pas eu droit à une mort digne, à la hache ou à la tronçonneuse. Non ! Ils ont envoyé une armée de pelles mécaniques, elles poussaient, elles les enserraient entre leurs dents de métal pour ensuite les arracher à la terre, à leur terre… la forêt entière hurlait, pleurait… Mais pourquoi autant d'acharnement ? Une poignée d'humains voulait les protéger, rien n'y fit, ils se firent gazer, molester, arrêter, mutiler. Dans le vacarme et la fumée, la foule ne savait plus où aller, ne comprenait plus. Comment le gouvernement de leur propre pays pouvait-il donner l'ordre de tirer sur son peuple… Mais nous n'avions pas fini, après toutes ces manifestations, un ami qui ne nous voulait pas forcément du bien, s'est invité. Cov-19 virus de son état a fait rentrer tout le monde à la maison et a botté en touche nos hommes politiques en les mettant en face de leur choix désastreux. Où ! Là! Là ! il y en a qui tremblent pour leur place.

Mais non ! Je rigole… Vous avez cru à ma petite « blagounette » ? Oh ! Désolée… en fait lorsqu'ils ont entendu la musique, ils ont laissé tomber ce qu'ils avaient en main et tranquillement ont rejoint leur habitation. Il est vrai que Covid-19 s'est présenté mais il est reparti comme il était venu. Ils ont entendu quelques allusions à des décès de personnes âgées mais sans trop de précisions, cela est resté très anecdotique. Par ordonnance, quelques lois ont changé… ils ne savent pas encore ce que cela implique, l'avenir le leur dira…

Le printemps est là avec, dans son sillage, un parfum d'été, les rues ont repris vie, la foule souriante déambule, paquets au bout des bras, sourire aux lèvres. La jeunesse dans la joie des retrouvailles est un peu trop bruyante sous le regard indulgent des anciens.

Tout irait-il bien dans le meilleur des mondes ?

Sylviane J

Tout irait-il bien dans le meilleur des mondes?

Il se dit que l'homme est l'espèce vivante la plus intelligente présente sur terre.
La population mondiale a atteint sept milliards sept cent mille êtres humains.
Près de huit milliards de femmes ou d'hommes réfléchissent à un monde meilleur. Et on voit le résultat !
On estime que quatre-vingt milliards d'êtres humains sont nés sur terre depuis son origine. Quatre-vingt milliards de cerveaux ont cogité pour organiser, gérer, partager les ressources que nous donne généreusement dame nature.
Et on voit le résultat !
Il se dit que l'homme est l'espèce vivante la plus intelligente. Et on voit le résultat !
Qu'ont donc fait ces intelligences durant deux cent mille ans ? Il faut croire qu'elles sont restées confinées dans leurs boîtes crâniennes sinon elles ne pourraient accepter que huit cent mille de leurs semblables souffrent de la faim.
Il faut croire que la majorité s'est retrouvée en chômage partiel sans quoi elle aurait arrêté la prolifération d'un virus qui fait souffrir tant de grands-parents.
À partir de quel moment faudrait-il reprendre notre copie de la construction de l'humanité ?
À partir de l'homme de Cro-Magnon où sont apparu les hommes blancs du nord qui se sont dit supérieurs et les hommes de couleur du sud qui ont accepté d'être inférieurs ?
À partir de la période d'Aristote ce grand homme dit-on, qui a déclaré qu'au départ la nature crée d'une part des êtres que leur intelligence destine à commander et d'autre part des êtres que leur seule force corporelle voue à l'obéissance, validant ainsi le principe de l'esclavage ?
À partir de la révolution qui a finalement rangé les hommes en deux groupes, les bourgeois qui ont droit à l'opulence et les autres ?
Comme je le fais quelques fois sur mon cahier d'écriture, quand je ne suis pas satisfait, il faudrait pouvoir sortir la grosse gomme blanche, frotter la page de l'humanité et souffler sur les « gommures » qui emportent avec elles les imperfections.

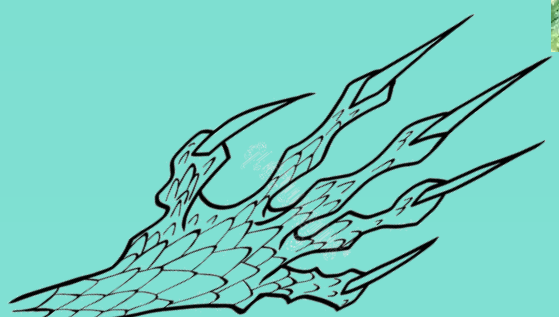
Ma grand-mère disait « faire et refaire, c'est aussi faire ».

Alain S

Ma grand-mère disait « faire et refaire, c'est aussi faire ». Ma grand-mère… Je la revois, petite et menue, le dos voûté, le regard doux, plein d'acceptation, plongée dans son travail ou plutôt ses travaux. Pour elle, pas question de procrastiner. Elle en avait fait des choses ! Veiller sur ses parents âgés, se marier, élever ses quatre enfants, travailler dans le commerce de son mari, tenir son ménage et les cordons de la maigre bourse, porter tous les soucis, les problèmes, les angoisses et chercher les solutions. Ces charges avaient arrondi son dos. C'était le sort des femmes d'alors : faire le dos rond pour vivre quand même.

Paisiblement allongée dans son transat sous les frondaisons du jardin, Léa songeait à sa grand-mère qui avait vécu là. La tranquillité qui régnait la plongeait dans une sorte de béatitude. Ses pensées vagabondaient avec les souvenirs. Que de verbes ! Que de verbes actifs avaient été conjugués tout au long de cette vie ! Tous finalement résumés par un verbe unique : faire. On fait la cuisine, on fait le ménage, on fait des enfants, on fait même la rougeole et les oreillons, on fait l'amour, on fait sa vie… On peut même refaire sa vie ! Et défaire pour refaire… L'injonction sociale bien intériorisée est « il faut faire ». Seuls quelques privilégiés ont la possibilité et le pouvoir de faire faire. Mais même eux se sentent obligés de faire pour donner le change tant ils craignent de paraître inutiles. Ses pensées s'envolent vers Pénélope et sa tapisserie sans cesse recommencée : faire, défaire, refaire, jusqu'à ce que revienne Ulysse, le sens de sa vie de femme. Le tableau de Pénélope tissant est chassé par celui d'un homme suant, soufflant, haletant : c'est Sisyphe poussant son rocher sur la pente abrupte de sa montagne comme le scarabée sacré pousse sa boule de bouse. Pourquoi faire ? Pour Sisyphe, un acte absurde, insensé. Pour le scarabée, un acte utile, réfléchi par la nature.

Léa regardait ses pensées dériver. Tant de choses avaient fait notre monde. Tant d'actions sans discernement mues par le désir de pouvoir et de richesses matérielles conduisant au désastre. Il existait pourtant une autre manière de faire : « créer ». Créer prend du temps, demande de la patience. C'est partir à sa propre recherche, se connaître soi-même, se rapprocher des autres et partager. C'est comprendre et créer du sens. C'est devenir ce que l'on est. Elle se pencha pour prendre son verre de gin. C'est drôle, se dit-elle. Notre monde repose sur trois mots parmi tant d'autres : faire, avoir, être. Les deux premiers sont des flèches projetées dans un monde hypothétique. Le troisième nous ramène à nous-mêmes et au monde dans lequel nous baignons comme dans un liquide amniotique.

Elle but une gorgée toute fraîche et reposa son verre sur le sol. Elle s'étira avec un soupir d'aise sur une pensée définitive « les temps passent, viendra un jour le droit à la paresse ».

Marie Lyse P